

BULLETIN SALÉSIEIN



ŒUVRES DE DON BOSCO

COLOMBO 32 TORINO
(ITALIA)

Parmi les choses divines,
le plus divin est de Co-
opérer avec Dieu au salut des
âmes.

(S. DENIS)

Je vous recommande l'en-
fance et la jeunesse, donnez-
leur une éducation chrétienne,
mettez-leur sous les yeux
des livres qui enseignent à
fuir le vice et à pratiquer la
vertu.

(Pie IX)

Redoublez de force et de
talents pour retirer l'enfance
et la jeunesse des embûches
de la corruption et de l'in-
credulité, et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(Léon XIII)



XXV^e ANNÉE — N^o 290 — AOÛT 1908.

SOMMAIRE: Mort de S. S. Léon XIII — Léon XIII et les œuvres de Don Bosco — Une vie bien remplie
Notes biographiques sur Léon XIII — Don Bosco et l'éducation (4^e partie, II). — Le représentant du
successeur de Don Bosco en Amérique — Chronique salésienne: *Les fêtes et le triomphe de Marie Auxilia-
trice* — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Equateur, Patagonie* — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice
— La Croisade des Chapelets — Vie de Mgr Lasagna — Bibliographie

Rome, le 20, 6.30.

Le Très Saint Père est mort à quatre heures, quatre.

Tel est en son sévère laconisme le télégramme que nous recevions dans la soirée du 20 juillet dernier, et bien qu'il fut attendu depuis plusieurs jours i n'a pas laissé de nous causer une impression indéfinissable de profonde douleur. C'est qu'en effet la longévité exceptionnelle ou plutôt providentielle de ce grand Pontife nous avait accoutumé à le considérer comme soustrait au sort commun des hommes, comme destiné à perpétuer et à perpétuer dans l'histoire un vivant miracle. La divine Sagesse ne l'a pas voulu. Tout ce que nous pourrions dire de la fécondité du pontificat de Léon XIII et le besoin que semblait avoir l'Église de conserver longtemps encore à sa tête un tel chef nous montrent une fois de plus combien les vues de la Providence diffèrent des nôtres. Aucun homme, aussi éminent qu'il soit, n'est nécessaire, et nous n'avons, surtout dans les circonstances présentes, qu'à nous incliner devant les volontés impénétrables d'En-Haut.

Après avoir prié pour que Dieu leur conserve longtemps ce Père bien-aimé, les Coopérateurs et les lecteurs du Bulletin voudront prier avec une égale ferveur pour que Dieu lui accorde promptement la récompense qu'il mérite à tant de titres.

Sa Sainteté le Pape Léon XIII

Bien chers Coopérateurs et Coopératrices,

Oramus pro Pontifice nostro. Prions pour notre Très Saint Père.

Léon XIII n'est plus! Cette nouvelle si douloureuse s'est répandue par tout le monde et a pénétré jusqu'aux plus petits hameaux. La consternation est dans tous les cœurs et suscite partout les sentiments les plus respectueux de la tristesse la plus profonde. Cet astre lumineux qui a si longtemps éclairé la terre resplendit maintenant de toute sa beauté dans le ciel et pour l'éternité.

Toute espérance semblait perdue à l'annonce que l'auguste malade avait reçu les derniers sacrements, mais le premier moment d'angoisse passé, nous nous agenouillâmes pour demander avec ferveur à Notre Seigneur de nous conserver son Vicaire. Nous avons confiance, et l'univers entier renaissait à l'espoir. Jamais de mémoire d'homme, pareille foule ne s'était vue sur la place Saint Pierre de Rome. Anxieuse elle attendait les nouvelles, les yeux fixés sur la fenêtre de la petite chambre où était son Pape. Les journaux, laissant de côté l'irritante question politique, ne s'occupant nullement des autres événements extérieurs, consacraient de longues colonnes, des pages entières aux différentes phases de la maladie. Télégraphe et téléphone faisaient parvenir partout et avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux moindres détails, et de toutes parts ce n'étaient que lettres et dépêches demandant des nouvelles, en même temps qu'elles apportaient les vœux, non seulement du monde catholique, mais de l'univers entier. En voyant ainsi les pensées des rois et des empereurs converger vers le Vatican, on comprenait le prestige et l'amour plein de respect dont était entourée la vénérée personne de Léon XIII.

Quand aux premiers siècles de l'Église les Papes tombaient sous la hache des bourreaux ou la dent des bêtes féroces, les Chrétiens tournaient les yeux vers le tombeau des martyrs: c'était là l'hommage solennel qu'ils rendaient au valeureux champion tombé dans l'arène du cirque; mais pendant ce temps la tempête redoublait de fureur, les cris de haine devenaient plus violents, les supplices se succédaient, et partout on entendait ces sinistres mots: Les chrétiens aux bêtes.

Hier au contraire, autour du Pontife agonisant, tout bruit avait cessé, les prières humbles, ferventes, continues, étouffaient les cris de haine, les luttes de partis n'existaient plus, et pendant quelques jours le monde entier n'était qu'un seul troupeau tremblant sur le sort de son Pasteur.

L'auguste vieillard moribond a connu tout cela, et il en a été réconforté : « Heureuse maladie, s'écria-t-il, puisqu'elle produit de telles choses ! » Hélas ! ils se sont bien vite écoulés ces moments que nous avons vécus dans la crainte et l'espérance ! Nos pieuses illusions qui nous faisaient déjà entrevoir et contempler la blanche figure de Léon XIII non seulement au 8 Décembre 1904, mais lorsqu'il atteindrait sa centième année, se sont dissipées à l'annonce de l'aggravation de son état, et bientôt après, de la nouvelle de sa mort.

Tandis que les cloches annonçaient au monde en leur langage lugubre cet immense malheur, des millions et des millions de catholiques se rémémoraient la douce figure du Pontife défunt. Le timbre de sa voix, le geste de sa main bénissant revinrent au souvenir de tous ceux qui, durant l'année sainte ou pendant les grandioses fêtes de ses divers jubilés, avaient été assez heureux pour entendre sa parole dans les salles du Vatican, pour le contempler dans la Basilique de S. Pierre et pour recevoir sa Bénédiction Apostolique. Beaucoup d'entre les Salésiens et leurs Coopérateurs l'ont pu voir, et ils n'oublieront jamais cet imposant spectacle.

Des voix autorisées rediront la puissance, la ténacité et la sûreté de vue avec lesquelles ce glorieux Pontife a depuis un quart de siècle dirigé la barque de Pierre toujours battue par les vagues.

Les uns loueront ses efforts persévérants pour la propagation universelle de l'Évangile, et particulièrement pour le retour des contrées orientales à la foi catholique.

Les autres rappelleront ses immortelles encycliques, illuminant de splendides clartés l'immense forêt de dogmes dont parle Tertullien, traitant les sujets les plus actuels de nos temps troublés, et toujours avec cette prudence, cette sagesse, ce large esprit de pondération et de conciliation qui émouvaient les adversaires eux-mêmes.

D'autres encore aimeront à dérouler la longue et glorieuse liste des héros chrétiens que l'Église honore maintenant d'un culte public, et que la voix infailible de Léon XIII appela successivement aux honneurs de la béatification ou de la canonisation.

Qu'il nous soit permis, à nous aussi, de joindre notre humble note à tous ces concerts de louange et d'amour filial qui vont retentir ou ont déjà retenti à la mémoire du vénéré Pontife défunt, en rappelant la bonté, la sollicitude dont il a donné tant de preuves à notre Pieuse Société.

En l'année 1878, peu de jours après l'élection de Léon XIII, Don Bosco se trouvait à ses pieds, et pendant une heure entière, le nouveau Pontife s'enquit minutieusement de notre Congrégation. A un moment donné Don Bosco le pria de vouloir bien nous désigner un Cardinal protecteur, ainsi qu'il avait été admis pour d'autres Congrégations. « Comment avez-vous fait jusqu'ici ? demanda le S. Père. — Pie IX, répondit D. Bosco, voulut être lui-même notre protecteur. — Eh bien ! repartit le Pape, son successeur agira de même. Toutefois, et puisque vous me le demandez, tandis que je serai de fait votre protecteur, je nommerai

un Cardinal qui s'occupera de vos affaires à Rome et qui m'en entretiendra lorsqu'il le jugera opportun. » Et en effet l'année suivante il nous donnait comme protecteur son Secrétaire d'Etat lui-même, le cardinal Nina à qui succédait le cardinal Parocchi ; et nous avons vu qu'en mars dernier il nous choisissait l'Éminentissime cardinal Rampolla.

Dans cette même audience Don Bosco lui parla des Coopérateurs, et le T. S. Père voulut connaître le programme et le but de cette association. Dans son admiration il permit que l'on placât son nom dans la liste et il déclara solennellement qu'étant inscrit parmi les Coopérateurs salésiens, il voulait en être le premier opérateur. Et certes nul n'ignore que Léon XIII fut l'insigne protecteur de Don Bosco et de toutes les œuvres salésiennes.

Quelle vénération il avait pour notre bien-aimé Père ! Nous pourrions citer mille traits de son exquise bonté à son égard ! Il aurait fallu voir les attentions si paternelles qu'il avait pour D. Bosco, lorsque déjà celui-ci allait s'affaiblissant de jour en jour ! Il aurait fallu entendre avec quelle hâte il demandait de ses nouvelles, chaque fois qu'un Salésien avait le bonheur d'être admis en sa présence : « Dites-moi un peu comment se porte Don Bosco ? En quel état est sa pauvre vue ? Il faut lui recommander de prendre soin de sa santé, car elle est trop précieuse. Oui ! recommandez-lui bien de soigner ses yeux ! » Il lui conseillait et même lui ordonnait de se choisir un Vicaire avec future succession. A la sollicitation de D. Bosco il concéda à notre Pieuse Société ces insignes privilégiés accordés jusque-là aux Ordres les plus anciens et les plus vénérables ; et afin de donner au cœur de Don Bosco une suave consolation il éleva à l'épiscopat un de ses anciens élèves.

La dernière fois qu'il vit Don Bosco, ce fut en mai 1887. Léon XIII le fit aimablement asseoir en sa présence, puis se rendant dans un appartement voisin il en revint avec une pelisse d'hermine qu'il disposa lui-même sur les genoux de notre bon Père. Quelle bonté ! quelle affection toute particulière !

Lorsque Don Bosco mourut, le Souverain Pontife nous envoya immédiatement par l'entremise du cardinal Rampolla l'expression la plus affectueuse de ses profonds regrets, et quelques jours après recevant en audience le successeur de notre vénéré fondateur, il se plut à évoquer sa mémoire, et par trois fois il répéta : « C'est un Saint ! »

Aimant ainsi Don Bosco, il n'est pas étonnant qu'il ait chéri ses enfants, et, comme Coopérateur et comme premier opérateur il ne cessa pas un seul instant d'encourager le développement de nos œuvres. L'église du Sacré-Cœur à Rome, les écoles saint Paul à la Spezia, le collège Léonin à Orvieto, le Vicariat et la Préfecture Apostolique de la Patagonie, le Vicariat apostolique de Mendez et Gualaquiza, la consécration épiscopale de Mgr Lasagna sont autant de gages éloquents de la particulière bienveillance du regretté Pontife.

Un jour Don Bosco fut introduit auprès de lui et lui dit que le temple consacré au Sacré-Cœur s'élevait déjà, mais au prix d'énormes sacrifices. Quelques instants auparavant une personne avait offert au Saint Père une somme de

5000 fr. pour le denier de S. Pierre. « Cet argent, dit le Pape, est arrivé fort à propos: je l'ai reçu de la main droite et je vous le donne de la main gauche. Prenez-le et servez-vous en pour les travaux entrepris sur l'Esquilin. »

Léon XIII eut toujours une grande sympathie pour nos missions. Evêques et Républiques recouraient à lui en toute confiance, et ils ne le firent jamais en vain. Avec quelle joie il bénit les sauvages du Matto Grosso que Don Balzola avait amenés à ses pieds! Quelle magnifique réception il fit aux Fuégiens et aux Patagons qui en 1892 ajoutèrent à l'éclat de l'Exposition des Missions Catholiques à Gènes. C'est accompagnés de Mgr Cagliero qu'ils montèrent l'escalier du Vatican, qu'ils lurent d'une voix dont l'émotion est facile à comprendre, leurs naïfs compliments, et le Pape eut pour tous une caresse et une douce parole. Il fit approcher près de lui le petit Marcos qui n'avait que cinq ans et qui pendant toute la durée de l'audience s'était tenu très sage, malgré sa nature turbulente; il le pressa sur son cœur, puis lui posant la main droite sur la tête: « Oh! celui-ci, dit-il en souriant, sera plus tard le plus grand catholique des Fuégiens! » Quand il sera possible en ces pays de missions, d'ériger un monument digne du grand Pontife, n'est-il pas vrai qu'il suffira de graver sur le marbre le tableau que nous venons de décrire?

Quelle tendresse il avait pour nos enfants! Les lecteurs se souviennent de l'affabilité avec laquelle il accueillait les élèves de nos collèges et les gracieuses paroles qu'il leur adressait. Lorsque, à l'occasion de son Jubilé sacerdotal, on lui présenta le magnifique volume contenant plusieurs de ses Encycliques et imprimé par les apprentis du Valdocco, il en admira le travail, et tout en disant que c'était une merveilleuse œuvre de patience, il se tourna vers Mgr Cagliero: « Dites aux enfants de l'Oratoire que je les embrasse de tout mon cœur paternel. Dites-leur bien que ce sont les propres expressions du Pape. — Vint ensuite le Jubilé Pontifical, et les mêmes apprentis se souvenant comment avait été agréé leur précédent hommage, offrirent une élégante édition d'un nouveau missel romain. Notre procureur général le présenta au nom de Don Rua au T. S. Père qui feuilleta les pages avec une visible satisfaction et montra combien ce présent lui était agréable. « Très Saint Père, dit alors Don Cagliero, Don Rua désirerait une nouvelle faveur? — Et laquelle? — Il serait heureux si Votre Sainteté daignait se servir de ce missel le 18 février jour où à l'autel Saint Pierre vous célébrerez la messe de clôture de l'année jubilaire. » Le Saint-Père regarda tous les prélats présents et dit: « Mais Saint Pierre ne s'en offensera-t-il pas? Quoi qu'il en soit ajouta-t-il aussitôt avec un doux sourire, Nous demanderons l'autorisation nécessaire! » Et le beau missel fut employé par le Pape en ce grand jour. — C'est enfin le Jubilé papal, et en cette solennité les jeunes gens et enfants de toutes nos Maisons rivalisèrent d'émulation pour apporter eux aussi leur obole à l'auguste pauvre du Vatican. Comment traduire l'affectueuse bonté avec laquelle le Saint Père accueillit les heureux délégués de leurs camarades? Ses yeux étaient continuellement fixés sur eux comme pour bien imprimer dans leur esprit et leur cœur son blanc visage, et ses vénérables

mains se posèrent doucement sur ces enfants ravis de ses paternelles caresses!

Que de fois, bien chers Coopérateurs et Coopératrices, ne vous a-t-il pas prouvé, à vous aussi, sa paternelle affection! Il disait au 1889 en cours d'une audience: « J'envoie la bénédiction apostolique à tous les Coopérateurs de la Pieuse Société de Saint François de Sales, afin qu'ils fassent beaucoup de bien et qu'ils le fassent vite, car le travail est grand. »

Léon XIII n'est plus, mais nous avons la douce obligation de garder au plus profond de notre cœur ses sublimes enseignements. D'autre part, la haute approbation et les sincères éloges qu'il a daigné donner à nos Congrès; le précieux autographe dont il a enrichi votre diplôme et surtout les faveurs spirituelles qu'il a multipliées dans votre intérêt avec tant de munificence, surtout en cette dernière année, vous rendront éternellement cher son nom vénéré.

Il nous serait encore agréable de rappeler à votre souvenir les Brefs si élogieux, si consolants qu'il adressa au Supérieur des Salésiens, les nombreux et inestimables privilèges concédés au Sanctuaire et à l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice, ainsi que tant d'autres preuves de son inépuisable bonté, mais nous devons savoir nous borner.

Quand, il y a quelques mois, nous contemplions les magnifiques triomphes de Marie, Secours des Chrétiens, nous ne pensions, certes, pas que cet acte auguste et si important du Couronnement serait un des derniers accomplis par le grand et immortel Pontife. Léon XIII est resté assis dans la Chaire de Saint Pierre durant cinq lustres que l'histoire impartiale enregistrera parmi les plus glorieux, et, nous osons le dire, ces cinq lustres ont été marqués au coin d'un sceau très particulier: le développement de la dévotion à l'Auxiliatrice du peuple chrétien.

Et de fait, dès les premiers jours de son Pontificat, ayant entendu Don Bosco célébrer les merveilles opérées par Marie, il s'empressa d'approuver la formule de la spéciale bénédiction dite de Marie Auxiliatrice. Et voilà qu'en ces derniers temps, au moment de quitter la terre il a voulu que le déclin de sa vie fut réjoui par de nouvelles et splendides solennités dans le Sanctuaire consacré à cette bonne Mère.

Le cœur rempli tout à la fois de tristesse et de reconnaissance, nous nous prosternons respectueusement devant la dépouille mortelle du grand Pape qui fut Léon XIII, et, déposant un affectueux et filial baiser sur ces mains glacées, qui tant de fois se levèrent pour bénir, nous promettons et jurons fidélité inviolable à Jésus-Christ et à son auguste Vicaire.





S. S. le Pape Léon XIII

élu en Mars 1878 — mort en Juillet 1903.

Une vie bien remplie

Notes biographiques sur Léon XIII

Vincent Joachim Pecci naquit le 2 Mars 1810, à Carpineto, dans la Sabine, d'une famille noble, très estimée dans le pays.

Le futur Pape, le plus jeune de sa famille, avait trois frères, et une sœur. Placé à 8 ans au collège des Jésuites à Viterbe, il se fit parmi ses camarades une situation exceptionnelle par sa vive intelligence et son exquise oonté!

En 1824, il se rendit à Rome pour y suivre les cours du Collège Romain et conquit en 1831 « âgé seulement de 21 ans » le titre de docteur en théologie.

Il entra alors à l'Académie des Nobles ecclésiastiques. Grégoire XVI, l'ayant pris en particulière estime, lui confia en 1837 l'importante charge de déléгат (préfet) de la province de Bénévent, une enclave du territoire pontifical dans le royaume de Naples qui, à cause de cette situation, était désolée par le brigandage. En quelques mois tout rentra dans l'ordre. Son succès le fit choisir pour aller remplir les mêmes fonctions à Rome. Grégoire XVI étant venu visiter cette ville le 25 septembre 1841, fut tellement frappé des résultats obtenus par la sage et ferme administration du jeune déléгат, qu'il résolut de l'élever à de plus hautes dignités.

Préconisé archevêque de Damiette en 1843, Mgr Pecci fut envoyé en qualité de nonce à Bruxelles. De cette mission diplomatique auprès du roi Léopold 1^{er}, ce politique si distingué, il conserva toujours comme toujours on conserve de lui en Belgique, le meilleur souvenir. Mais trois années d'un travail opiniâtre, sous ce climat nouveau pour lui, altérèrent tellement sa santé qu'il dut demander son rappel. Il rapportait une lettre du roi qui exaltait ses qualités et sollicitait pour lui la pourpre romaine. Elle ne devait pas tarder à lui être conférée.

Dès 1846, il fut créé cardinal *in-petto* et fut promu à l'évêché de Pérouse, comme autre-

fois saint Ambroise au siège de Milan, sur la demande de ceux qui l'avaient connu et apprécié comme gouverneur civil. Sa nomination cardinalice devint officielle en 1853.

Pendant le long pontificat de Pie IX, par la sage administration de son diocèse, l'étude pratique des besoins de notre temps, la préoccupation constante du progrès des études ecclésiastiques et la rédaction de ses remarquables Lettres pastorales, il se préparait à la haute mission que la Providence lui réservait.

Pie IX ayant quitté ce monde le 9 février 1878, le cardinal Pecci fut élu pape le mercredi 20 février, à la presque unanimité des voix. Il avait voulu se soustraire aux suffrages et il ne les accepta que sur le conseil du cardinal grand pénitencier.

« Nous avons choisi Pecci, dit le journal intime du cardinal de Bonnechose, parce qu'il est pieux, instruit, éclairé, juste, modéré et très ferme. Il connaît le monde, il a une grande expérience des hommes et des choses. »

Le Sacré-Collège ne s'était pas trompé.

Au jour de son couronnement — les témoins oculaires nous l'ont rapporté — Léon XIII avait l'apparence d'un vieillard si écrasé, si faible, que l'on s'attendait généralement à un règne de courte durée. De tous les pontificats, ce fut au contraire le plus long, en ce sens que Pie IX, bien qu'il ait vu lui aussi les années de Pierre, mourut à un âge moins avancé.

Il est facile de comprendre aujourd'hui quelles furent, dans ce choix, les vues de la Providence divine qui, du haut du ciel, conduit tous les événements de ce monde « avec nombre, poids et mesure ». L'époque était particulièrement difficile. Surrexcitée par les affirmations de la Vérité que Pie IX avait fait connaître, les sectes avaient soulevé le monde, et Pie IX expirait au milieu d'un terrible orage. Le monde entier se coalisait

contre le Vatican. En Italie, la guerre s'annonçait implacable; la Russie ne répondait pas à la lettre d'avènement de Léon XIII, et l'Allemagne, ce qui est pire, y répondait dans des termes inconvenants; en Orient, le schisme arménien éclatait; en Autriche, en Hongrie, en Galicie, la persécution grandissait; en Espagne le carlisme et son organe le *Siglo futuro* agitaient le brandon de la révolte; Jules Ferry en France préparait l'article 7; la Belgique rompait tout rapport diplomatique avec Rome...

Humainement la cause de l'Église était perdue.

Nous constatons aujourd'hui un revirement pour ainsi dire complet et vraiment consolant qui est dû à la sagesse de Léon XIII. Dès les premiers jours de son règne glorieux, s'adressant aux princes et aux nations, et cent fois depuis, il s'est attaché à rappeler que l'Église fut le principal artisan de la civilisation moderne, et que les peuples, s'ils sont privés du principe religieux, sont condamnés à succomber sous les coups des sectes et des sociétés subversives. Loyalement il a offert l'appui de l'Église pour la conservation de la paix sociale, et peu à peu les gouvernements ont, dans des mesures diverses, accepté cet appui.

La devise qui lui est attribuée par la légende des Papes *Lumen in coelo*, s'est vraiment vérifiée en lui. Dans le ciel chargé de nuages il a été le rayon qui annonce le retour du beau temps.

C'est surtout au point de vue doctrinal que le grand pontife dont nous portons le deuil a été une « lumière dans le ciel ».

Les Encycliques diverses qu'il a généreusement semées au cours de son long pontificat constituent un ensemble admirable. C'est on peut le dire, un monument unique. Il s'est plu, en particulier, à exposer et préciser l'enseignement catholique sur les grands problèmes que soulève l'évolution politique et sociale des temps modernes.

En vue de compléter son œuvre doctrinale, Léon XIII encouragea toujours les études.

Effrayé du péril auquel une philosophie sans principes conduit les intelligences modernes désemparées, il ramenait dès le début avec vigueur les études philosophiques à saint Thomas d'Aquin qui sut, dans son œuvre admirable, tout en procédant ration-

nnellement, s'inspirer des principes théologiques et empêcher par l'étude pratique de la nature les excès de l'intellectualisme pur.

Les sciences *historiques* lui sauront toujours gré de l'Encyclique qu'il leur consacra, et surtout de la hardiesse généreuse avec laquelle il ouvrit aux savants du monde entier les archives du Vatican.

A diverses reprises aussi il écrivit sur les *études bibliques*, sujet de tant de controverses aiguës. L'un des actes principaux de son pontificat si fécond fut l'établissement de deux Congrégations, dont le but est de réviser les documents liturgiques d'après les données récentes de l'histoire, et de suivre le mouvement biblique pour l'orienter et en utiliser les conclusions acquises.

Les lettres pontificales aux évêques des diverses nations sur les Séminaires et sur les études du clergé, achevèrent de lui mériter le titre qu'on lui décernera certainement de « Restaurateur des études ecclésiastiques ».

Que de pages, il nous faudrait pour montrer Léon XIII poursuivant, avec une vigilance incessante et une infatigable persévérance, les innombrables travaux du gouvernement de l'Église. Il faudrait le suivre, développant dans le monde entier la hiérarchie ecclésiastique, poursuivant l'organisation des missions, défendant les Congrégations religieuses contre les attaques de leurs ennemis, mais en même temps, s'occupant avec vigueur de les protéger contre les abus et de les diriger avec sagesse, présidant avec une joie débordante aux délibérations préparatoires de la béatification et de la canonisation des saints.

Signalons surtout ses instances auprès des Églises dissidentes pour les ramener à l'unité; ses appels émus à l'Église schismatique d'Orient, que des divergences en réalité si légères séparent de nous; la déclaration de l'invalidité des ordinations anglicanes qui a si profondément ébranlé les consciences au delà de la Manche, et enfin l'admirable invitation adressée aux anglicans pour les engager à revenir à l'unité.

Tant d'efforts ne seront pas perdus. Déjà on a pu en constater les heureux effets; leur développement sera l'œuvre du temps. D'autres récolteront certainement ce que Léon XIII a semé.

Nous devons d'autant plus l'espérer que le

Saint-Père s'appliqua avec une fidélité qu'il est impossible de ne pas signaler, à attirer sur ses initiatives la grâce d'En-Haut, sans laquelle l'homme ne peut rien faire de surnaturel.

Ceux qui l'ont vu, après avoir célébré le Saint Sacrifice, prosterné dans une longue et fervente prière, ont senti qu'il pratiquait lui-même fidèlement ce qu'il conseillait aux autres. Priant beaucoup, il pouvait demander de beaucoup prier. Et certes il l'a fait plus que tout autre Pontife. Les jubilés la prière sacerdotale après chaque messe basse, la neuvaine de la Pentecôte, le rosaire surtout dont il a demandé et obtenu chaque année la récitation solennelle dans l'Église universelle pendant un mois entier, attestent qu'il fut le Pape de la prière.

Appuyé sur la prière, son apostolat devait être fécond; il l'a été.

Bienheureux, dit la sainte liturgie, ceux qui meurent dans le Seigneur, leurs œuvres les suivent.

Oui, les œuvres de Léon XIII l'auront suivi devant Dieu. Le Seigneur aura certainement fait miséricorde au grand ouvrier dont le labeur fut si long et si fidèle. Nous lui devons néanmoins le secours de nos prières, car, suivant une autre parole de nos Livres saints, « le jugement de ceux qui commandent est très sévère », leur responsabilité étant immense.

Prions donc filialement pour le Père vénéré dont le deuil plane sur l'Église et sur le monde entier.



Don Bosco et l'éducation

QUATRIÈME PARTIE

Diverses œuvres d'éducation fondées par D. Bosco

II.

L'orphelinat professionnel.

DON BOSCO, comme tous les saints, fut essentiellement l'homme de la Providence. Il avait reçu une mission divine et il était conduit dans ses entreprises par l'esprit de Dieu. Une rencontre providentielle avait déterminé la création de l'œuvre des Patronages, la Providence va encore lui ouvrir une autre voie : celle des Orphelinats professionnels. On sait comment D. Bosco fonda l'Oratoire-internat de S. François de Sales.

Un soir de mai de l'année 1847, par une pluie battante, comme D. Bosco venait de souper avec Maman Marguerite, un grand garçon, mouillé jusqu'aux os, frappe à la porte, demandant un abri et un morceau de pain.

Maman Marguerite l'introduisit dans la cuisine, le fit asseoir près du feu et lui mit dans les mains tout ce qui lui restait du modeste souper.

Une fois bien séché et restauré, il remercia et, avant de prendre congé, raconta son histoire : « Je suis orphelin, dit-il; je viens de Valdesia et je sers les maçons, quand il y a de l'ouvrage. Mais pour le moment je cherche encore. J'avais trois francs en quittant le pays et il ne me reste plus un sou.

— As-tu fait ta première communion ? demanda D. Bosco, vivement intéressé.

— Pas encore.

— Suis-tu un Catéchisme ? Vas-tu quelquefois te confesser ?

— J'y allais chez nous, mais ici je ne connais personne. — Disant ces mots, l'enfant se mit à pleurer.

— Veux-tu, Jean, que nous le gardions ? dit maman Marguerite.

— Et où le mettrons-nous ?

— Ici, près de moi, dans la cuisine.

— Eh bien ! soit ; petit, viens nous aider. — Et on alla chercher des planches, une paillasse, et le lit fut installé.

Avant le coucher, l'enfant fit sa prière

avec D. Bosco et sa mère. Celle-ci, restée seule avec son jeune hôte, lui adressa quelques paroles d'encouragement, lui donna quelques bons conseils. Telle fut l'origine du petit mot du soir, conservé dans toutes les maisons salésiennes.

Le jeune garçon trouva de l'ouvrage, de sorte que le matin il partait à son travail et revenait au gîte le soir. Il fit cela tout l'été, puis quitta Turin pour retourner dans son pays et ne revint plus.

Un mois après, D. Bosco revenait de l'église S. François d'Assise en suivant le cours S. Maxime, aujourd'hui cours Reine Marguerite; il aperçut un jeune garçon qui, la tête appuyée contre un arbre, pleurait abondamment. D. Bosco s'approcha de lui :

— Pourquoi pleures-tu? mon enfant.

— Maman est morte.

— Depuis quand?

— On l'a enterrée ce matin.

— Et ton père?

— Il est mort depuis longtemps.

— Où demeures-tu?

— Je n'ai point de maison. Le propriétaire m'a chassé de chez nous et il a gardé nos meubles parce qu'on lui devait de l'argent.

— Où vas-tu coucher ce soir?

— Je ne sais pas.

— Viens avec moi. — Et l'enfant, tout en pleurant, suivit le prêtre.

D. Bosco raconta la chose à sa mère et lui confia son petit compagnon.

Ce second pensionnaire fut bientôt suivi d'un troisième, puis d'un quatrième, et ils étaient trente avant la fin de l'année 1848. Ces jeunes gens passaient la nuit à l'Oratoire, et le matin, après la prière, la messe et un frugal déjeuner, ils allaient travailler au dehors.

Pour loger ces enfants de la Providence, D. Bosco retenait les lits de la maison Pinardi, à mesure qu'ils devenaient vacants. Mais le 15 février 1851, il acheta l'immeuble et put ainsi prendre de nouveaux *pensionnaires* dont le nombre alla toujours augmentant.

En 1854, D. Bosco accepta de la municipalité de Turin vingt orphelins du choléra. On fit de nouvelles constructions, et en 1856, les pensionnaires atteignaient le chiffre de 150. Dieu aidant, des ateliers furent établis et les apprentis purent travailler à la mai-

son. A côté des ateliers s'élevèrent des classes pour l'enseignement primaire et secondaire. L'Oratoire, ou Orphelinat professionnel, était fondé. Il devait être le type de beaucoup d'autres semblables.

Cet établissement diffère notablement du patronage, comme il est facile de le voir. Au patronage les jeunes gens ne viennent que les dimanches et les jeudis; un petit nombre seulement fréquentent les classes du soir. L'orphelinat professionnel au contraire est un véritable foyer domestique, une maison paternelle pour les enfants orphelins ou abandonnés; c'est une grande famille chrétienne; aussi tout y est familial, paternel et fraternel.

L'esprit de famille règne au suprême degré dans les orphelinats salésiens; ce ne sont pas ces affreuses geôles où les enfants paraissent tristes, ennuyés et malheureux. Au contraire ils ont un visage gai et content, une physionomie douce et avenante, on voit qu'ils se sentent chez eux, que la maison est la leur et que tout s'y fait pour leur plus grand bien. Aussi ils s'y attachent sincèrement et ne veulent plus en sortir, même pour aller en vacances.

C'est cet esprit familial qui retient les jeunes gens jusqu'à un âge avancé dans les maisons salésiennes. Ils y restent même après que leur apprentissage est terminé, jusqu'à la conscription, et souvent reviennent encore après le service militaire.

Enfin quelques uns se sentent si bien chez eux qu'ils s'engagent par vœux à y rester toujours. C'est ainsi que se recrutent la plupart des coadjuteurs salésiens qui deviennent des maîtres d'ateliers et rendent aux autres la sollicitude et les soins dont ils ont été l'objet. Ils ont commencé par être enfants, ils deviennent des pères.

C'est qu'en effet tout est paternel dans les maisons salésiennes. D. Bosco était la bonté, la douceur même. Il ne voulait pas qu'on l'appelât Père, et cependant qui l'était plus que lui? Aussi voulut-il que tout son système d'éducation reposât sur la bonté et la douceur. « Rien par force, tout par amour » telle était sa devise. Les élèves le savent bien, voilà pourquoi ils regardent tous leurs supérieurs comme des pères et des amis; ils leur ouvrent leur cœur, leur confient leurs peines, demandent leurs conseils et vivent avec eux dans les relations les plus intimes. La bonté

des supérieurs, leur simplicité, gagnent la confiance des inférieurs qui deviennent à leur égard des enfants soumis, affectueux et dévoués.

La paternité produit la fraternité. Elle éclate dans les relations d'écoliers, de jeunes gens à jeunes gens. Elle révèle la paix et l'union qui règnent entre eux. Ce sont cependant des enfants de provenances bien diverses; les uns destinés à un métier, les autres à un autre; celui-ci se fera tailleur d'habits ou cordonnier, celui-là menuisier ou typographe; les uns se livreront au travail manuel, les autres au travail intellectuel. C'est comme dans une famille nombreuse où les uns embrassent une carrière, les autres une autre; les uns quittent la maison paternelle, les autres restent avec le père et la mère; il y a le frère curé et la sœur religieuse; mais cette divergence de vocation n'altère en rien l'amour fraternel et l'union des cœurs.

C'est ainsi que dans les maisons salésiennes, les apprentis coudoient les étudiants, les ouvriers sont en rapports quotidiens avec le prêtre, et que les uns et les autres apprennent à se connaître, à s'apprécier et à s'aimer.

Pourquoi? Parce que la famille est chrétienne et que tous honorent le même Père dans le ciel. C'est qu'ils prient côte à côte, s'agenouillent à la même Table sainte, participent aux mêmes cérémonies religieuses.

Rien de touchant comme de voir les membres de la famille salésienne s'approcher en-

semble des sacrements. Le prêtre qui va entendre les confessions pendant la messe quotidienne de communauté ou la veille d'une grande fête, commence souvent par se confesser lui-même devant tout le monde. Puis les enfants, petits et grands, s'approchent de lui ostensiblement, les soutanes mêlées aux paletots, les maîtres d'ateliers et les professeurs avec leurs apprentis et leurs élèves. Le directeur de la Maison se confesse parfois après un petit enfant de dix ans qui a passé à son tour.

Heureux enfants d'avoir de tels exemples sous les yeux! Ils pourront peut-être s'écarter du droit chemin au milieu du monde, mais jamais ils ne croiront que les prêtres ont inventé la confession et autres sottises semblables, car ils auront vu le prêtre se confesser avec eux; ils auront vu leurs maîtres communier au milieu d'eux avec la piété la plus édifiante.

Tel est l'Orphelinat ou Oratoire salésien professionnel. C'est la famille agrandie, chrétiennement unie, marchant dans la vie sous l'œil du Père céleste qui la nourrit, la bénit, la soutient, la récompense.

Tel est le second genre d'établissement éducateur fondé par D. Bosco, celui qui paraît être son chef d'œuvre et qui devient partout une pépinière de solides chrétiens et de fervents religieux, dont la vie et les œuvres répandent à travers le monde la bonne odeur des vertus évangéliques et sacerdotales.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

Bahia.

Le voyage commençait mal et toute la nuit la mer fut si agitée que les cabines situées au second plan furent complètement inondées. Le pauvre D. Giordano n'avait certes pas besoin de ce second bain qui ne fit que redoubler ses dou-

leurs rhumatismales. Nous débarquons enfin à Bahia, première capitale du Brésil et encore l'entrepôt de ses immenses richesses. La ville se divise en deux parties: la plus petite s'étend le long de la mer et est habitée par les ouvriers du port qui y ont tous leurs maisonnettes. Là aussi se trouvent les différentes agences de commerce et les bureaux de la douane. L'autre

(* Voir *Bulletin salésien* d'avril.

partie occupe les hauteurs, et on y parvient par divers escaliers et des ascenseurs placés ici et là. Nous nous plaisions de notre bateau à compter les nombreux clochers que nous apercevions. Il y a, paraît-il 70 églises à Bahia, mais elles n'ont rien de grandiose.

Notre Maison se trouve située à environ une demi-heure du port. Déjà, du temps de Don Bosco, le zélé archevêque insistait beaucoup pour que notre bon Père y établît une fondation salésienne. D. Giordano y arriva en 1900, et avec le concours des membres d'un comité qui s'était constitué à cet effet, il trouva un lieu parfaitement adapté à un Oratoire; c'était une ancienne maison de campagne qui fut achetée. L'archevêque la désirait pour y passer les mois les plus chauds de l'année, mais lorsqu'il sut qu'on allait la vendre aux Salésiens, il y renonça aussitôt, heureux du bien qui allait s'y faire, et ce bon prélat ajoutait: « Alors même que je l'aurais déjà achetée, je l'aurais immédiatement cédée. »

Ce qui frappe le plus la vue de l'étranger qui traverse la ville, c'est le nombre considérable de nègres qu'il y rencontre. Notre pensée se dirigea aussitôt vers le Congo, la Sénégambie et assista à la traite cruelle de ces malheureux esclaves transportés dans le Brésil. Ce sont les ouvriers des innombrables *haciendas*, et aussi, hélas! les bêtes de somme. Que de choses pour ainsi dire incroyables nous ont été racontées pendant les cinq mois de notre séjour en ce pays! Et ce trafic de chair humaine a duré des siècles et des siècles; il n'y a que quelques années qu'il a cessé. L'année du Jubilé sacerdotal de Léon XIII, le 8 Mai 1883, la princesse Isabelle signait le décret d'émancipation de milliers d'esclaves et en faisait hommage au Souverain Pontife qui ne pouvait rien recevoir qui lui fût plus agréable. Le Pape était bien celui qui méritait un tel présent, car seuls les Souverains Pontifes réclamèrent toujours et très énergiquement en faveur de ces déshérités. Paul III et Urbain VIII portèrent de très redoutables censures contre les promoteurs et les complices de cette infâme traite. Aujourd'hui plus que jamais les nègres ont besoin des missionnaires. Heureux de la liberté qu'ils ont obtenue, ils sont toujours sous l'épouvante du passé et ne se soumettent qu'avec

peine; privés de tout, peu instruits dans les vérités de notre sainte religion, oui, ils ont besoin qu'on leur tende une main bienfaisante, charitable. Ils ont d'ailleurs bon cœur et sont assez intelligents.

La musique, entièrement composée de nègres, attendait D. Albéra à la porte du collège: ce lui fut une agréable surprise. Les soixante-dix internes sont presque tous des apprentis; la colonie agricole n'est encore qu'à l'état d'embryon. Les étudiants sont peu nombreux et très à l'étroit, par suite de l'exiguïté du local; une centaine d'externes fréquentent l'école, mais le nombre augmentera bien vite lorsque le nouveau bâtiment sera terminé, ce qui ne tardera guère. Ce qui était autrefois le salon est devenu une chapelle ouverte au public qui y accourt et sait comprendre l'activité et l'abnégation de nos chers confrères. Pendant la séance académique offerte à D. Albéra et à laquelle assistèrent Mgr l'archevêque, le Gouverneur de l'Etat, le Préfet, le Syndic etc. etc., le Révérend Mgr Machado prit la parole pour présenter au Représentant de Don Rua les vœux et les souhaits des coopérateurs salésiens dont il est le directeur, et il lui exprima leur reconnaissance unanime pour les services que les fils de Don Bosco rendent à l'État. Monseigneur l'archevêque pria D. Albera d'user des pouvoirs dont il était investi pour accorder des lettres dimissoriales à plusieurs jeunes abbés dont les uns reçurent l'ordre de la prêtrise, les autres celui du diaconat ou du sous-diaconat. L'ordination pour plusieurs eut lieu dans la chapelle même du collège, et eut pour effet d'animer et d'encourager les pieux désirs des élèves. Que de choses le bon Archevêque aurait voulu confier aux Salésiens? D. Rua a promis que bientôt l'on ouvrirait une nouvelle maison placée sur les confins de l'État de Sergippe et destinée à une colonie agricole, et D. Albéra en a déjà désigné le personnel, lorsque des renforts seront arrivés de la Maison-Mère.

(A suivre).



CHRONIQUE SALÉSIENNE

Les fêtes et le triomphe de Marie Auxiliatrice.

Les lecteurs du *Bulletin* ont lu dans le numéro de Juillet la relation détaillée des séances du troisième Congrès et des grandioses fêtes données en l'honneur du Couronnement de Marie Auxiliatrice. Ils seront heureux de suivre les triomphes de la Très Sainte Vierge pendant cette semaine qui s'est trouvée être en même temps que l'octave du Couronnement, la neuvaine préparatoire à la Solennité de Marie Auxiliatrice.

Oui, la journée du 17 Mai avec sa triomphante cérémonie, avec ses démonstrations de tout genre, et, ce qui surtout domine tout, l'intense piété de tout un peuple fidèle à sa Madone, cette journée, disons-nous, fut le point de départ de manifestations encore plus magnifiques en l'honneur de Marie.

Le lundi, c'est Monseigneur Valbonezi, évêque d'Urbania qui célèbre la sainte Messe devant une foule immense de fidèles s'approchant presque tous de la sainte Table. La maîtrise de l'Oratoire, en laquelle on n'aperçoit nulle trace de fatigue, prête son utile et agréable concours à la Grand' Messe solennelle et au Salut du T. S. Sacrement. — Le mardi, nous voyons arriver de très bonne heure les dévots pèlerins de Saluces et de Coni. Ils se retrouvent dans le Sanctuaire à la Messe de 10 h., au cours de laquelle la maîtrise du collège Saint-Laurent de Novare exécute admirablement la *Missa solennis* de Chérubini. — C'est, le mercredi, Foglizzo tout entier, population et oratoire de Don Bosco, qui viennent honorer et invoquer Marie Auxiliatrice, tandis que Mgr Brandolini Roto, évêque de Cénéda, célèbre les saints Mystères. — Le jeudi, solennité de l'Ascension, le noviciat de Lombriasco, auquel se sont joints un grand nombre d'habitants, a les honneurs de la journée, et sa brillante psalette, dirigée par le valeureux maître Don Grosso, exécute d'une manière impeccable, tant à la messe qu'aux deux vêpres, de beaux morceaux de plain-chant grégorien.

Notre vénéré Cardinal n'a pas dit adieu à la Vierge qu'il a eu l'insigne honneur de couronner. Il veut la revoir, prier devant Elle, et le samedi veille de la solennité de Marie Auxiliatrice, il

vient célébrer la messe de communauté, à laquelle assistent les pèlerins d'Ivrea et de Gassino, arrivés quelques instants auparavant. C'est la maîtrise de l'Oratoire d'Ivrea qui est chargée du chant pendant la Grand'Messe de dix heures, et elle s'en acquitte avec talent. A la nuit tombante nos distingués ouvriers électriciens nous donnent une seconde répétition de la féérique illumination du dimanche précédent.

Est-il besoin de dire que chacun des soirs de la semaine, bien longtemps avant l'heure fixée, le Sanctuaire est rempli d'une pieuse foule qui tient à ne pas manquer à une seule des éloquentes et pratiques instructions du sympathique Don Gallo. Depuis le premier jour, l'auditoire s'est mis à l'unisson du prédicateur qui lui a communiqué son ardente foi, sa piété, son amour, que dis-je, son enthousiasme pour la Vierge couronnée.

Enfin se lève le jour de la grande fête si bien préparée de toute façon. Pour faire la chronique de cette solennité, il n'y a qu'à relire en grande partie les pages que nous avons consacrées aux magnificences du Couronnement. Qui jamais aurait pu croire qu'après plus de huit jours consécutifs de fêtes et de cérémonies, le concours de fidèles aurait été si grand? La circulation dans l'église, aussi bien que dans l'Oratoire et aux alentours est tellement difficile qu'on est obligé d'avoir recours à un service d'ordre qui fonctionnera jusque fort tard dans la soirée. Depuis l'aube jusqu'à midi et même une heure les messes se succèdent sans interruption à tous les autels, et la distribution de la sainte communion ne cesse un instant au maître-autel que pour reprendre aussitôt à l'un des autels latéraux.

A 10¹/₂ Monseigneur Spandre, évêque auxiliaire de Turin, entouré d'un nombreux clergé, chante la Grand'Messe pendant laquelle la maîtrise de l'Oratoire, renforcée de plusieurs professeurs et amateurs de la ville, nous ravit encore par la *Messe du Pape Marcel, de Palestrina*. S. A. R. la duchesse de Gènes a pris place dans la tribune réservée aux Dames Patronnesses. Le soir, à 6¹/₂, à l'issue des vêpres Pontificales l'éloquent et aimé Don Gallo monte en chaire et donne un sermon de clôture un magnifique panégyrique de Marie, Secours des Chrétiens, dont nous regrettons, faute de place, de ne pouvoir citer au moins

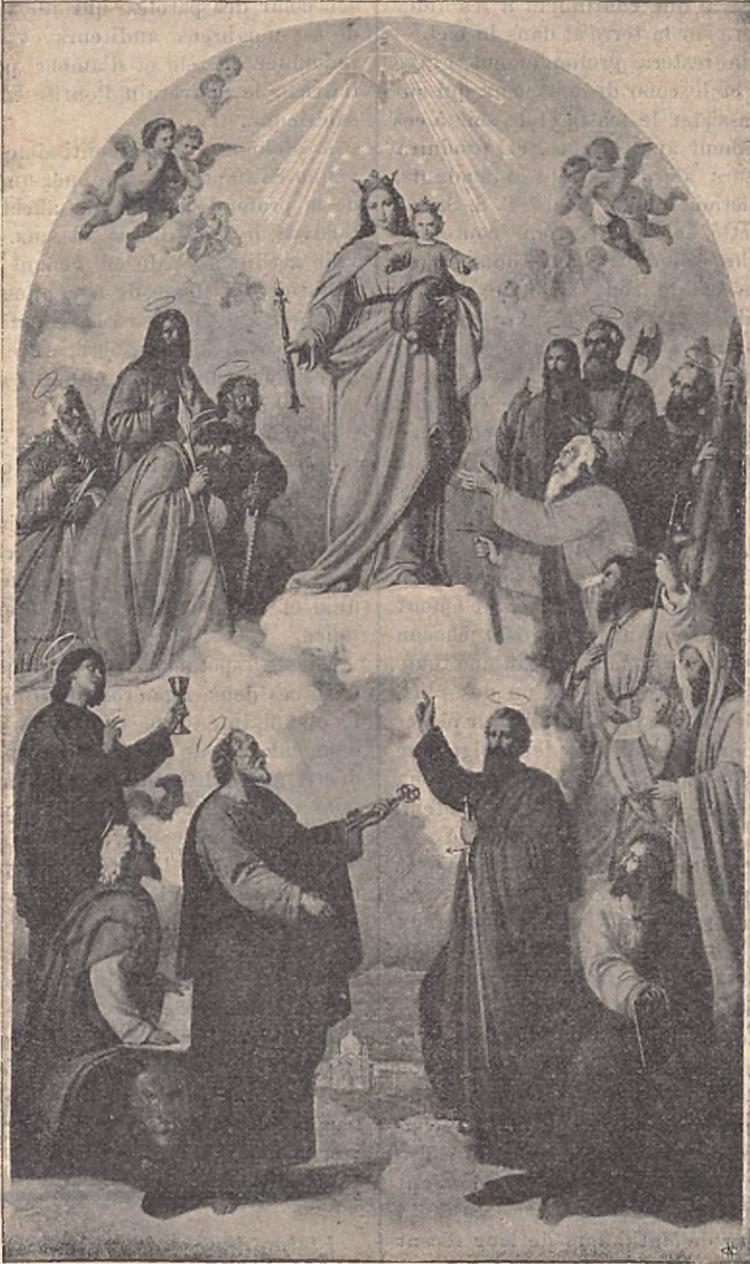


Tableau de Marie Auxiliatrice Couronnée.

les principales pensées. Il termine en demandant à Marie de bénir l'auguste vieillard du Vatican qui a été le principal ouvrier du Couronnement, ainsi que tous ceux qui y ont concouru par leurs travaux, leurs encouragements et leurs prières, et il adjure tous les assistants d'être fidèles au culte de Marie Auxiliatrice qui continuera à les aider et les récompensera sur la terre et dans le ciel. — Ce Mois de Marie restera profondément gravé dans la mémoire et le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister le matin et le soir à ces prédications vraiment apostoliques, et produira sûrement dans leurs âmes des fruits abondants.

Enfin la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement terminait cette douce fête, digne couronnement de toutes les solennités en l'honneur de Marie Auxiliatrice et de son triomphe dans le Sanctuaire du Valdocco.

Durant cette sainte semaine, toutes les communautés religieuses de la ville, tous les collèges, instituts, pensionnats, ouvroirs, etc. etc. ont tenu à venir s'agenouiller devant le tableau couronné et demander à Marie Auxiliatrice sa maternelle protection. Rien de plus touchant que de voir les pauvres et charmants bambins de l'Asile de Victor Emmanuel II, conduits par les dignes Sœurs de S. Joseph, et récitant leurs petites prières en toute ingénuité et avec une naïve piété qui émeut les pèlerins. Avant de quitter l'église, chacun des chers bambins dépose sur un plateau une toute petite pièce de cinq centimes, et l'un des plus, grands se dirige fièrement vers l'autel pour placer aux pieds de la Vierge Auxiliatrice leur mignonne offrande pour eux si importante. Avec quel doux regard Marie du haut du ciel a-t-elle dû contempler ce gracieux spectacle! La Mère tient à s'adapter les paroles de son divin Fils: « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Comment énumérer les différents et nombreux *Ex-votos* qui, en ces jours bénis sont venus s'ajouter à tous ceux qui garnissent les pourtours du chœur, le maître autel et les sacristies? Citons cependant le splendide cœur d'argent que la ville de Bologne a tenu à déposer par l'entremise du dévoué Mgr Carpanelli, aux pieds de l'Auxiliatrice comme un témoignage de sa reconnaissance à Marie. N'oublions pas aussi le cadre artistique renfermant un cœur d'argent doré qu'ont offert les trois cents ouvriers et ouvrières de la papeterie salésienne de Mathi, lors de leur récent et si édifiant pèlerinage.

Ainsi que l'avait recommandé quelques jours avant le Congrès, le comité exécutif de celui-ci, beaucoup de Maisons Salésiennes se sont associées aux joies de Turin et ont pris part au triomphe de leur Mère en instituant une fête très spéciale en son honneur. C'est ainsi qu'à Milan, le 17 Juin, Mgr Cagliero célébra pontificalement dans

l'Oratoire S. Ambroise la sainte Messe selon le rite Ambrosien. Ce fut pour tous une véritable surprise que de le voir officier avec tant d'exactitude et de distinction dans des cérémonies fort compliquées et qu'il exécutait pour la première fois. Le vénéré Don Francesca sut trouver dans son cœur des paroles qui allèrent droit à l'âme de ses nombreux auditeurs et les engagèrent à redoubler de zèle et d'amour pour Marie Auxiliatrice, le Souverain Pontife et la Congrégation salésienne.

A Bologne, l'Eminentissime Cardinal-archevêque Svampa tint à donner une nouvelle preuve de la profonde et chaude affection qu'il porte à l'œuvre de Don Bosco et aux Salésiens de sa ville archiépiscopale en venant le 28 mai dire à l'Oratoire la Messe de communauté, en assistant au trône à 10 heures à la Grand-Messe Pontificale chantée par Mgr Cagliero, et le soir à 7 h. à une procession solennelle qui se fit dans les cours et jardins de l'Institut.

La place nous manque pour décrire toutes les pieuses manifestations qui ont eu lieu à Vérone, à Chieri, à Catanes, à Rome, à Faenza, à Naples, etc. etc. Toutes les Maisons salésiennes ont voulu offrir à Marie Auxiliatrice, en ces jours qui leur étaient si agréables, les marques de leur amour filial et de leur sincère et éternelle reconnaissance.

Nous n'espérons pas avoir donné à nos lecteurs dans ces deux numéros du *Bulletin salésien* une idée suffisante de ces jours de joie sainte, d'ardeur efficace, de piété tendre et profonde; on ne décrit guère les choses qu'il faut surtout sentir pour en pénétrer le sens divin et en goûter la céleste douceur. Mais si nous avons semé en quelques cœurs le désir de voir de près ces triomphes de la Vierge Auxiliatrice et de son dévoué serviteur Don Bosco, et de venir chercher une grâce dans un Sanctuaire où Marie les prodigue avec une maternelle générosité, nous aurons préparé aux âmes des faveurs incalculables, parce que nous aurons donné à notre bonne Mère du ciel quelques obligés de plus, c'est-à-dire autant d'apôtres fortifiés dans leur foi, généreux dans leur reconnaissance, infatigables dans leur dévouement.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au mois prochain la liste, hélas! si longue des Coopérateurs défunts. Nos lecteurs auront cependant pour ces chères âmes un souvenir spécial et demanderont pour elles à Dieu le repos éternel.

Requiem æternam dona eis, Domine.



A TRAVERS L'ÉQUATEUR (*)

(Impressions de voyage)

Un « quiproquo. »

A Cañar tout le monde me regardait avec une certaine curiosité où l'on pouvait lire de la défiance. Les femmes s'avançaient sur le seuil de leurs maisons puis reentraient immédiatement comme épouvantées. Les hommes me regardaient dédaigneusement. On chuchotait, on murmurait ici et là ; il se formait aux coins des rues des groupes de personnes qui me suivaient des yeux et se demandaient ce qui allait en arriver.

— Où est le curé ? Où est le curé ? criai-je à quelques enfants.

Ils m'indiquèrent un escalier placé au flanc de l'église et qui aboutissait à un portail. Je sautai de cheval, je gravis les marches, j'entrai et me dirigeai vers la première chambre que je vis ouverte. Le curé s'y tenait précisément avec son coadjuteur et terminait son repas. Tout effrayé d'abord à mon entrée, cet effroi se changea bientôt en une grande cordialité lorsqu'il sut que j'étais prêtre.

— Et alors, M. le Curé, vous n'avez pas encore vu Mgr Costamagna.

— Mgr Costamagna ? Ne confondez-vous pas ? N'est-ce pas de Don Albéra que vous voulez parler ?

— Non, non ! il n'y a pas de confusion. Vite ! Si Monseigneur n'est pas encore arrivé, il ne va pas tarder ; je l'ai laissé un peu en arrière.

— Mais pourquoi ne pas me prévenir ? Al-lons, sellez mon cheval ! préparez un autre

souper. Donnez-moi mon chapeau. Et vous, M. le secrétaire, prenez cet autre chapeau de paille. Déposez cette barrette anglaise qui vous donne l'air d'un ministre protestant. C'est miracle que mes paroissiens ne vous l'aient pas abattue à coups de pierres.

— J'y suis à présent ; je comprends tout. Ils en avaient peut être bien l'intention.

— Vous pouvez en être certain. Depuis quelques jours on annonce plusieurs ministres qui se donnent pour les pères de la liberté. Le peuple en est furieux et il leur prépare une agréable réception.

— Est-ce possible ? Mais, moi, je suis vraiment l'ami de ces braves gens. Ah ! je l'ai échappée belle !

Pendant ce dialogue nous étions montés à cheval. Nous sortons et nous traversons la ville au milieu de la population qui sourit en me voyant auprès de son curé et porteur d'une autre coiffure.

— Regardez-moi, dis-je à quelques uns ; ce n'est pas moi, sachez-le bien, qui suis le loup. Je vous amène au contraire le vrai et le bon pasteur. Oui, tout à l'heure il va venir un évêque qui veut vous faire beaucoup de bien.

Et le mot *évêque* volait de bouche en bouche, d'une maison à l'autre, et maintenant tout le monde sortait sur la rue ; hommes femmes et enfants ne voulaient pas manquer l'entrée du pasteur annoncé.

Souvenons-nous de lui.

— Mais, M. le curé, votre visage m'est connu ; ne nous sommes-nous pas déjà vus ? Oh ! oui. Là-bas, à Callao, il y a environ cinq mois, à bord du bateau qui vous ramenait de l'exil, vous et le chanoine Campuzano. C'est là que nous nous sommes salués. Qui l'aurait dit que nous nous rencontrerions ainsi... ? Voyons ! N'êtes-vous pas le Père Ordóñez, des oblats de Cuenca ?

— Oui, c'est-moi-même.

(*) Voir *Bulletin salésien* de juin 1903.

— Et le chanoine Campuzano, cette noble victime de la fureur maçonnique, le premier à souffrir de l'ostracisme et le dernier à rentrer dans sa patrie, qu'est-il devenu? A-t-il trouvé le calme et la paix au milieu des siens après toutes ces spoliations, ces persécutions, ces calomnies?

— Oh! oui, il a trouvé la paix, me répondit le curé en regardant vers le ciel; puis abaissant aussitôt la tête, il reprit: Il a trouvé la paix.

— Hé quoi! Serait-il mort?

— Oui, peu de jours après son retour dans sa belle ville de Quito.

— Que Dieu l'ait en sa sainte garde! Il semblait en avoir un pressentiment. A bord

condes, puis il ajouta: Souvenons-nous de lui. *Lux perpetua luceat ei.*

— C'est très bien, M. le Curé, mais n'oublions pas les vivants. Voici la nuit qui arrive, et Monseigneur n'apparaît pas. Peut-être a-t-il pris un autre chemin? Cependant... voyez là-bas ces deux ombres? Ce sont eux! Pauvre Monseigneur... Il est épuisé de fatigue et de jeûne, et son cheval même n'en peut plus.

— Monseigneur, Soyez le bien venu; *Benedictus qui venit*, s'écria le curé qui en même temps sautait de cheval et venait baiser l'anneau pastoral.

— Monseigneur, continua-t-il, montez sur mon cheval; il n'y a plus que deux pas à



La campagne de Norquin.

même du bateau, il répondit à quelqu'un qui le félicitait et lui parlait d'une mitre: «Oh! non, ce n'est plus le moment. Je me contente de rapporter mes pauvres os dans ma chère patrie.» Ayons donc un souvenir pour lui et prions.

— C'est précisément et plus que jamais le moment de parler des défunts et de lui en particulier. Il était encore jeune, plein de force et d'espérance. Un beau soir, à Quito, il s'entretenait avec quelques amis: « Adieu, leur disait-il. Il viendra une soirée qui ne connaîtra plus d'aube. Qu'en sera-t-il de nous dans quelques années? Amis, faisons une convention: quand nous verrons le soleil disparaître et mourir, souvenons-nous toujours de l'ami absent: pensons à nos morts. »

Ici le curé se tut pendant quelques se-

faire! Mais mon Dieu! pourquoi arriver ici à l'improviste. Si au moins nous l'avions su un jour à l'avance, nous aurions pu recevoir Votre Grandeur comme Elle le mérite. Mais à cette heure, *qua hora non putatis*. Enfin vous ne pourrez pas vous plaindre si vous ne trouvez pas toutes choses en ordre.

Les rues et la place regorgeaient d'une foule émue qui, agenouillée, cherchait dans la pénombre à apercevoir l'Évêque et demandait sa bénédiction. De tous côtés on n'entendait que répéter: *Béni soit Jésus au T. S. Sacrement. — O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Les cloches sonnaient l'Angelus, la nuit était venue.

(A suivre)



PATAGONIE (Terr. de Neuquen) (*)

Visite pastorale et mission de Sa Grandeur Monseigneur Cagliero

Junin de los Andes, 10 mars 1902.

Dans la direction de Junin los Andes. — La *Vicentina*. — Mollusques pétrifiés — Cavernes mystérieuses — Dans la vallée de *Cohunco* — Heureuse rencontre — Précieux aveux.

Le 17 février, tout était disposé et préparé pour une nouvelle excursion au sud du Neuquen, dans les territoires placés entre Las-Lajas et Junin de los Andes. Monseigneur prend congé de ses amis de Las-Lajas et se dirige vers *Cohunco* où l'attendaient avec impatience les bons habitants. La garnison tout entière, musique en tête lui rendit les honneurs, et le colonel Martino Gras tint à l'accompagner jusqu'à *Pichi-Malil*.

Nous quittons bientôt les bords pittoresques de l'*Agrio* pour suivre la Cordillère des Andes vers le Sud Ouest et nous arrivons au soir à la *Vicentina*, belle exploitation de M. Alsina Demetrio qui nous reçoit avec les plus affectueux égards. Notre hôte voulut que nous visitions son vaste domaine et que nous passions la nuit sous son toit. Le lendemain, après la sainte Messe dite de bonne heure, nous reprenions notre chemin. Nous n'avions pas encore achevé le premier kilomètre que nous apercevions sur le flanc de la montagne un grand monceau de pierres calcaires à la forme sphérique, de différentes dimensions et contenant chacune, disent les habitants du pays, un mollusque pétrifié. Voulant satisfaire notre curiosité, nous brisons quelques unes de ces pierres et nous constatons l'évidence des faits. Pour parvenir à la vallée de *Cohunco* nous sommes obligés de traverser une sorte de long désert de sable et de pierres où il n'existe qu'une très petite source d'eau, appelée *hoyito*. Nous nous y arrêtons quelques instants pour permettre à nos montures de se rafraîchir, mais les pauvres bêtes ne purent parvenir à recueillir la moindre goutte

d'eau, car celle-ci était à une grande profondeur. Heureusement pour eux survint une mule qui plus adroite plia les jambes de devant, et put ainsi arriver à la délicieuse boisson. La leçon fut comprise et nos chevaux apaisèrent leur soif.

C'est sous un soleil très ardent que nous continuons notre voyage. Nous passons devant une assez grande montagne qui est formée d'énormes rochers et renferme une caverne interminable. L'entrée en est petite et très étroite, mais elle s'élargit bientôt et nous montre de longues et hautes galeries aux milliers de stalactites pendus. Cette grotte n'est pas unique, et sur divers points de la Cordillère on en rencontre quantité d'autres qui, sans avoir la grandeur de celle-ci, sont cependant assez vastes pour servir d'habitations à bon nombre de familles et c'est pour cela qu'on les appelle *Maisons de pierres*.

Nous débouchons très tard dans la fertile vallée de *Cohunco* qu'arrose le fleuve du même nom, et nous sommes bientôt à la porte de la ferme que dirige M. Marcelin Pavia. A sa grande confusion, ce bon ami ne peut disposer que de deux pauvres cabanes construites avec des pieux et enduites de boue. Il les arrange de son mieux et l'une devient une chapelle, tandis que Monseigneur fait de l'autre son palais épiscopal. Quant à nous, nous nous installons un peu partout, essayant de nous mettre à l'abri des vents froids qui descendent de la Cordillère.

Nous restons à *Cohunco* trois jours complets et ainsi nous donnons aux Indiens et autres habitants de cette région la facilité de faire baptiser et confirmer leurs enfants, de bénir leurs mariages et de recevoir la sainte Communion. C'est là que Monseigneur eut une agréable surprise: la visite de plusieurs voyageurs qui se rendaient à Las-Lajas. Ils étaient partis de Buenos-Ayres, les uns dans l'intention de franchir les très hautes montagnes des Andes et de parvenir au Chili; les autres pour visiter leurs immenses propriétés. Ils passèrent quelques heures avec Monseigneur, et l'un d'entre eux, naturaliste distingué, admirant la bonté de l'évêque et l'esprit de sacrifice et de contentement des missionnaires s'écriait au moment du départ: « Je suis protestant et cependant j'admire le prêtre catholique car si je m'expose à mille privations par amour de la science, lui, il affronte

(1) Voir *Bulletin* janvier et suivants, 1903.

mille dangers pour le bien de son prochain. » Monseigneur les remercia de leur charmante visite et il en profita pour recommander à M. Soronda qu'il connaissait bien, la construction de deux chapelles dans ces parages ; l'une à *Guarichenque*, l'autre à *Vilu-Malil* où la population est très nombreuse.

A Zapala — Une descente dangereuse — Consolants résultats à Picunleufú — Seuls — Perdus pour une nuit.

Le 21 février, nous quittons Cohunco, après avoir salué M. Fernandez, commandant de la cavalerie et inspecteur des frontières de l'Argentine qui, accompagné d'un ingénieur militaire, venait étudier un tronçon de voie ferrée, reliant *Confluencia* à *Las-Lajas*.

Le trajet est assez pénible car il faut continuellement marcher sur des pierres calcaires et nos montures sont sans cesse exposées à glisser. Nous nous entretenons du pays, de ses richesses et de l'utilité qu'il y aurait à exploiter plus sérieusement ce territoire, et nous avançons toujours lorsque la pluie nous surprend et nous force à demander l'hospitalité dans la seule maison que nous rencontrons et que l'on appelle *Zapala*. Ce sont des Anglais qui sont les propriétaires-usufructiers de cette immense étendue de plus de cinquante lieues. Comment décrire l'amabilité respectueuse avec laquelle ils accueillirent Monseigneur et les délicates attentions dont ils l'entourèrent. Les jeunes filles du maître de la maison et ses quatre frères nous offrirent un délicieux concert vocal et instrumental, et la veillée se prolongea longtemps, sous le toit de cette aimable famille.

Dès une heure, le lendemain matin, 22 février, nous continuons notre chemin montueux qui devenait de plus en plus difficile à cause des énormes blocs de laves gisant sur la chaussée depuis des siècles. Vers midi nous atteignons le sommet de la montagne et nous en redescendons pour parvenir sur les bords de la *Laguna Blanca*. Ce lac a une superficie de 24 kilomètres et est couvert de bandes de canards et de cygnes : il est peu profond et l'eau, d'une couleur argentée, a un goût très désagréable. Nous faisons halte et nous consommons debout, car l'humidité du sol est trop grande, les quelques provi-

sions que nous avons emportées avec nous, puis nous reprenons notre marche à travers vallées et monts jusqu'à ce que nous parvenons à un site délicieux, où de nombreux troupeaux paissent de gras pâturages. Un peu plus loin nous trouvons une vaste plaine baignée par la petite rivière *Vireco* et habitée par de bons et laborieux paysans chiliens. Ceux-ci attendaient l'évêque pour le saluer et recevoir sa bénédiction, et les hommes, montant à cheval aussitôt après, voulurent nous accompagner pour nous aider dans la descente du *Picunleufú*, beaucoup plus



Passage du fleuve Catanlil.

dangereuse que celles que nous avons effectuées précédemment. Leur escorte nous fut providentielle et d'un grand secours, car la nuit très noire nous surprit à moitié route de cette descente effrayante. Nous entendions très indistinctement, tant c'était profond, le roulement sinistre des eaux du fleuve *Picunleufú*. Pour éviter tout accident, Monseigneur fit abandonner les chariots sur un petit plateau, et le jour suivant, de très bonne heure, nos braves amis chiliens parvinrent après six heures de grands efforts à conduire en bas le *breack* et la charrette. Une veuve M^{me} Le Pen habite là au fond de cette vallée une modeste *estancia*, avec ses trois fils, et elle nous accueillit avec les plus enthousiastes démonstrations de vénération et d'affection. Comment expliquer le séjour de cette bretonne du Morbihan dans cet endroit reculé de l'Amérique du Sud ?

Cette bonne dame voulut avoir l'honneur de recevoir chez elle Monseigneur et les missionnaires montrant ainsi combien elle ai

maît et estimait le prêtre. Comme elle n'avait pas encore pu élever d'autres cabanes, elle tint à nous céder la sienne assez misérable mais très propre; elle en transforma une partie en chapelle qui aurait pu rivaliser avec le Panthéon de Rome, car, comme celle-ci elle laissait passer par le toit et la lumière et la pluie.

La Mission dura quatre jours, pendant lesquels nous admirâmes le zèle et la sainte joie des habitants de Picunleufû et de beaucoup d'autres venus des pays voisins. Tous voulurent remplir leurs devoirs de chrétiens: aussi, les jours n'étant pas assez longs, on dut également consacrer les nuits au ministère de la confession. Nous eûmes la conso-

gneur était obligé de faire à pied, lorsque notre *breack* versa. Le cocher et les mules furent précipités dans la rivière. Ce n'est que par la protection des Anges gardiens continuellement invoqués pendant ce voyage que nous n'eûmes pas à déplorer la mort du cocher. Nous en fûmes quittes pour constater que la voiture était brisée; elle eut été hors d'usage si ceux qui nous accompagnaient ne l'avaient pas tant bien que mal suffisamment réparée. Ces braves gens nous quittaient une heure après, heureux d'avoir reçu une dernière bénédiction de leur Père, et nous continuions le voyage non sans un certain sentiment de tristesse. Qu'allait-il encore nous arriver?... Allons! Courage. La divine Pro-



Patagonie, (Territoire du Neuquen — La maison d'habitation de Mr. Pavia Marcellin.

lation d'administrer 70 baptêmes, de bénir 17 mariages, de donner 394 communions, et Monseigneur confirma 418 personnes. Parmi les indigènes se rencontrèrent aussi un grand nombre d'indiens *Araucanos* et *Manzaneros* qui furent instruits des principales vérités de la foi et ensuite baptisés et confirmés. Certes les Anges se seront fort réjouis dans le ciel en voyant tant de pauvres enfants du désert entrer dans la sainte Eglise et devenir ainsi les héritiers de la gloire éternelle.

Le 26 février, escortés de plus d'une centaine d'hommes à cheval, nous quittions *Picunleufû* en suivant toujours les hauts bords de ce bruyant fleuve. Nous passons aux pieds du mont *Loàn-Nahuida*, ou des *lamas*; il est ainsi appelé, nous disent les Indiens, car c'est le refuge de ces pauvres quadrupèdes qui essayent d'échapper aux nombreux chasseurs de notre époque.

Nous n'avions pas encore parcouru deux lieues sur ce mauvais chemin que Monsei-

vidence saura nous assister.

Vers les 3 heures de l'après-midi, une violente tempête s'élève, qui nous enveloppe d'épais nuages de poussière et menace de nous précipiter dans la rivière. Le *Picunleufû* était vraiment horrible à voir avec ses eaux écumantes. Pour comble d'infortune, donnant pour prétexte que le sentier nous conduira infailliblement à la maison des Mrs Trujilo, où nous sommes attendus, et que par conséquent sa présence est inutile, notre guide nous tire sa révérence et retourne en arrière. Nous sommes donc seuls; la nuit arrive vite, les ténèbres nous environnent de tous côtés, et un froid très vif nous pénètre jusqu'à la moelle des os. Notre désir cependant était d'atteindre la maison désirée, mais le vent, l'obscurité, et plus encore les dangers de la route, nous conseillent de rester là et, de fait nous nous y arrêtons. Il était minuit et nous étions à jeun depuis le matin. Nous cherchons, mais en vain, car le vent est trop fort, à

nous reposer; nous nous étendons par terre et nous nous couvrons de notre mieux. C'est alors qu'une pluie fine et douce commence à tomber, et nous sommes trempés comme des canards, sans aucune possibilité d'échapper à toutes ces calamités.

Dès la prime aube, D. Gavotto et les soldats se mettent à la recherche de nos chevaux qui s'étaient échappés pendant la bourrasque. Comme ils revenaient, nous apercevons à peu de distance une autre caravane. C'étaient les muletiers et le guide de la Commission des limites (question alors pendante avec le Chili) qui avec les montures et les

avaient conquis la sympathie des Indiens et étaient parvenus à infuser dans leurs âmes le respect et l'amour de notre sainte religion. Que Marie Auxiliatrice bénisse et protège toujours ces reconnaissants et vrais disciples du cher et regretté Mgr Lasagna! Pendant notre court séjour en cet endroit, Monseigneur parla à plusieurs reprises à cette bonne population et confirma un grand nombre de personnes, tandis que beaucoup d'indiens nous demandaient de les baptiser et de bénir leur union. Messieurs Trujillo ne voulurent pas nous laisser partir sans remettre à Monseigneur une généreuse offrande, destinée à compenser les dépenses de la Mission et sans le remercier de l'honneur et du grand plaisir qu'il avait fait aux habitants et aux voisins de *Las-Lapas*.

Nous nous acheminons alors vers *Catanlil*, distant de douze lieues de *Las-Lapas* et de *Junin de los Andes*. En route nous rencontrons plusieurs familles indigènes qui habitent au milieu des broussailles, et à un certain endroit, un pauvre homme qui, la veille, était tombé de cheval et s'était fracassé la tête. Il se mourait et avait auprès de lui ses deux



Cimetière indien au Neuquen.

bagages se dirigeaient vers *Junin, San-Martin* et le lac *Mahuel-Huapi*.

Nous pouvons enfin nous mettre en marche, et la Providence veut qu'au bout de deux kilomètres environ nous nous trouvions, à notre très grande surprise, devant la maison les messieurs Trujillo qui nous traitent avec la plus exquise bonté.

**A *Las-Lapas* — Nouveaux épisodes —
Sur les bords du fleuve *Catanlil* —
Le volcan *Lanin* — Le masque de
pierre — Dans la région du *Manzana-
nera*.**

Las-Lapas, qui en indien veut dire défilé plat, est une riante vallée très fertile. Ses habitants, presque tous Uruguéens, appartiennent à l'héroïque cité de *Paysandù*, et les premiers à nous saluer furent deux de nos anciens élèves. Combien grande fut notre joie en les revoyant et surtout en apprenant que par leurs bonnes manières, leur affabilité ils

frères, gardiens de troupeaux. D. Gavotto le reconnut pour un des enfants qui fréquentaient le Patronage de *Chos-Malal*. Il lui administra les derniers sacrements, et quelques instants après, ce cher enfant rendait le dernier soupir. Son bon Ange lui avait conservé assez de vie pour qu'il put en récompense de sa vertu et de sa piété, recevoir par le moyen du missionnaire les secours de notre sainte Religion.

Sous l'habile direction d'un bon guide, nous arrivons à l'autre ferme des Mrs Trujillo. c'est encore un de nos anciens élèves de *Paysandù* qui en est le régisseur. Il nous reçoit avec l'affection d'un fils et nous cède sa propre habitation. Au matin du jour suivant nous célébrons la sainte Messe et nous procédons aux cérémonies du Baptême et de la Confirmation. Puis Monseigneur monte dans le *breack* et nous nous dirigeons vers les bords du fleuve *Catanlil*, où depuis près de deux jours Don Milanesio nous avait pré-

cédés pour convoquer et réunir les indiens et les quelques chrétiens de cette région. La nuit tombait lorsque nous mettons pied à terre chez M. Polycarpe Rodriguez qui avait tenu à transformer sa maison ainsi qu'une autre en palais épiscopal et en cathédrale pour Monseigneur.

A vrai dire, cette maison n'était qu'une cabane qui avait deux entrées sans portes et deux fenêtres sans vitres; aussi fûmes-nous obligés de rechercher les meilleurs moyens pour nous garantir contre le vent fort et froid de la Cordillère. Le cher Évêque qui ne se sentait pas bien depuis la fameuse nuit de *Las-Lapas*, passée en plein air, dut garder le lit pendant deux jours, ne se levant que pour célébrer le saint sacrifice et donner la Confirmation. Toutes les familles chrétiennes de *Catanlil* et celles qui demeurent dans les alentours prirent part à cette petite mission. Privées de prêtres depuis longtemps elles attendaient avec pieuse impatience ces heureux jours qui ont été la récompense de leurs sacrifices.

Il y vint aussi un grand nombre d'Indiens auxquels se consacra entièrement D. Milanesio. Comme il connaît parfaitement les différents dialectes, il put leur prêcher et conséquemment les instruire dans les vérités de la foi, de sorte que le dernier jour ceux-ci après avoir reçu le Baptême s'approchèrent de la sainte Table et furent ensuite confirmés. Les fruits produits par cette mission furent des plus abondants et des plus précieux, et avant de quitter cette région si chrétienne, l'évêque procéda à la bénédiction d'un nouveau cimetière, au milieu duquel on planta une croix de bois, comme souvenir du Jubilé et de la visite pastorale.

Ce nom de *Catanlil* signifie trou dans la pierre. Il existe en effet dans cette vallée une grosse pierre qui a une ouverture telle qu'un homme monté sur un cheval peut y passer. Les indiens, gens superstitieux à l'excès, tiennent à y passer, et s'ils y parviennent sans toucher les parois, ils en sont très fiers, surtout très heureux, car ils croient qu'alors le sort leur sera toujours favorable.

Nous quittions *Catanlil* le 5 mars de grand matin et nous nous dirigeons vers *Junin de los Andes*. Sur le soir nous pouvions nous reposer sur les bords de la rivière *San Ignacio*, où nos montures trouvaient à souhait

bréuvage et nourriture. Continuant notre course, nous perdions bientôt de vue les Cordillères de *Ciacil* et de *Las-Lapas*, pour aussitôt découvrir de nouveaux horizons: c'est qu'en effet nous apercevions dans le lointain la Cordillère de *Chopelcò* et l'orgueilleux volcan *Lavin*, dont le sommet semble défier le ciel (3700 m.). Ses bases sont entièrement couvertes de la lave qu'il vomit avec tant de furie au cours des siècles passés. Pour le moment il semble éteint, mais à certains jours une fumée noirâtre sort du cratère et prouve encore sa continuelle activité. Toujours vêtu de neige il semble par sa hauteur comme pas sa blancheur être le phare-guide des voyageurs qui l'aperçoivent de plus de quarante lieues. Enfin au milieu de la nuit nous descendons de cheval à la porte d'une très pauvre cabane, habitation de deux espagnols qui ont la charge d'effectuer la traversée du fleuve au moyen d'un bac. Après quelques heures d'un sommeil très léger, nous reprenons nos montures et nous poursuivons notre route, mais ce n'est qu'avec peine que nous avançons, tant les chevaux sont épuisés par ces chemins escarpés et rocailleux. Nous rencontrons heureusement D. Zacharie Genghini venu au-devant de nous. Connaissant parfaitement le terrain, il nous dirige sûrement, et nous débarquons enfin à *Junin de los Andes*. Qu'il nous était doux après 50 jours de pénible voyage de nous trouver sains et saufs dans notre chère Maison, de revoir les confrères bien-aimés, les Sœurs de Marie Auxiliatrice et les enfants. Dès le lendemain matin, nous chantions dans la chapelle de l'établissement un *Te Deum* de reconnaissance et d'actions de grâces, et une grande foule y assistait. Puis Monseigneur adressa quelques paroles à la pieuse assistance et donna la Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

(A suivre.)





Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

LA charité de Marie, pour les hommes, fut très grande tandis qu'elle vivait sur la terre; mais sa miséricorde est encore plus grande envers les malheureux enfants d'Eve, maintenant qu'elle règne dans le ciel, Elle montre aujourd'hui plus de bonté envers les hommes en les comblant de ses faveurs et en les couvrant de sa protection, parce qu'elle voit mieux les maux sans nombre qui les accablent. Sur qui la charité de la Mère de Dieu ne fait-elle pas sentir ses salutaires effets? De même que le soleil se lève sur les bons et sur les méchants, pareillement, la très douce et très bonne Vierge couvre de sa protection tous ceux qui l'invoquent; à l'égard de tous, elle se montre très clémente, très empressée. Sa bonté maternelle la porte à parcourir le cercle de la terre, afin de connaître les besoins des pauvres, de préserver du péril les jeunes gens, d'apaiser les douleurs des vieillards, de consoler la tristesse des veuves, d'assister les malades, de soutenir les faibles, de ramener les égarés, de relever ceux qui sont tombés, de secourir tous les malheureux. Recourons donc à Marie Auxiliatrice dans tous nos desseins et ayons en Elle une grande confiance.

Reconnaissance à Marie Auxiliatrice!

Une de mes amies, mère de cinq jeunes enfants fut atteinte, il y a quelques semaines, d'une violente pneumonie double. Tous les soins les plus empressés lui furent prodigués, mais ils ne réussirent pas à enrayer le mal, et bientôt les deux médecins qui avaient été appelés auprès de la malade, la déclarèrent irrémédiablement perdue, et lui firent conseiller de mettre ordre à ses affaires. La chère malade voulut recevoir les derniers Sacraments qui lui furent aussitôt administrés. Sa vénérable mère, attristée à la pensée que sa fille va mourir et songeant à ses pauvres petits enfants, s'adresse en toute confiance à Marie Auxiliatrice et promet que s'il y a guérison, elle enverra une offrande au Sanctuaire du Valdocco et fera publier dans le *Bulletin* la faveur obtenue. La malade, ou plutôt, la mourante s'associe de tout cœur aux prières qui sont adressées à la Madone, et peu après elle éprouve un léger mieux qui va grandissant de jour en jour jusqu'à la complète guérison. Merci à Marie Auxiliatrice.

Cadenassa (Sondrio), 13 février 1903.

M. P.

Reconnaissance à Marie.

Ayant été aux portes du tombeau par suite d'une grave maladie qui en peu de temps m'avait affaibli à l'excès, j'ai eu de suite recours en toute confiance à la Très Sainte Vierge qui ne m'a pas délaissée. Je la priai de me guérir et je lui promis si je l'obtenais, de publier cette faveur dans le *Bulletin salésien*. Marie m'a exaucée à ma très grande satisfaction. Elle est si bonne, si puissante tout à la fois! Que tous ceux qui sont affligés et désespérés recourent à Elle. La mère du divin Rédempteur peut-Elle être insensible à nos humbles et ferventes supplications? Que tout honneur lui soit rendu!

Simla (India), 15 Avril 1903.

A. M. F.

* * *

Ci-inclus un mandat-poste de 35 francs pour deux grâces obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice. Que cette bonne Mère veuille bien nous accorder une autre grâce pour laquelle nous ne cessons de l'implorer.

Doué, 27 Avril 1903.

F. E. G.

* *
Nous désirions l'accomplissement d'un acte très important. Nous avons sollicité l'appui de Marie Auxiliatrice et je viens au plus tôt remercier cette bonne Mère qui nous a été si propice. Ci-joint une petite offrande.

Ollioules.

A. P.

* *
Actions de grâces à Marie Auxiliatrice pour une guérison obtenue.

Amboise, 21 Mai 1903.

G. L.

* *
J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un mandat de 20 francs donnés par Mme B. qui remercie la Très Sainte Vierge de lui avoir accordé la grâce qu'elle lui demandait.

Sardieu, 20 Mai 1903.

P. G.

* *
Marie Auxiliatrice a daigné exaucer notre prière. Ci-joint un mandat-poste de cinq francs à titre de reconnaissance envers cette bonne Mère.

Ayas (Aoste), 8 Mai 1903.

O. B. P.

* *
Gloire à Marie Auxiliatrice. Notre cher et vénéré curé souffrait beaucoup et depuis longtemps, et il s'était résigné à subir une opération qui pouvait entraîner avec et après elle les plus funestes conséquences. Nous avons invoqué la Madone, nous l'avons priée et suppliée, et nous avons eu le bonheur de constater que le malade reprenait quelques forces et que l'opération pouvait être non seulement différée, mais même complètement écartée. Que Marie Auxiliatrice veuille bien continuer sa protection à notre cher curé pour le plus grand bien de sa paroisse entière. Ci-jointe l'offrande promise à la Vierge du Valdocco.

Rotterdam, 26 Avril 1903.

J. de G.

* *
Gloire au Sacré-Cœur de Jésus et à Notre Dame Auxiliatrice.

Dans un pressant besoin, je m'adressai au Sacré-Cœur de Jésus et à Marie Auxiliatrice, promettant, si j'obtenais leur secours, de faire dire une Messe à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice, avec insertion au *Bulletin Salésien* le la faveur obtenue. Mes prières ayant été exaucées, je viens remplir ma promesse et je vous envoie ci-inclus cinq francs.

Une Coopératrice Salésienne.

* *
Merci à Notre Dame Auxiliatrice.
Strasbourg.

E. Z.

* *
Ayant obtenu une faveur par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice je vous envoie les 5 francs que j'avais promis pour les Œuvres de Don Bosco.

Maine et Loire, 24 Avril 1903.

B. d. J.

~~~~~  
**La Croisade des Chapelets.**

Cette pieuse Croisade, commencée il y a deux ans doit son origine à un officier supérieur de l'armée française qui se glorifie du nom de « Général des Chapelets ». Son but est de réunir d'année en année — le 1<sup>er</sup> octobre étant pris comme point de départ et comme terme — le plus grand nombre possible de promesses de Chapelets que l'on s'engage à réciter pour la France.

Sans doute, dans les milieux très chrétiens, on prie pour la France. Mais ce devoir de la prière nationale n'est pas assez entré dans les habitudes quotidiennes de tous ceux qui ont vraiment le souci de l'honneur et du salut de la patrie.

La Croisade des Chapelets, dont on comprend en ce moment toute l'opportunité, est conforme au désir si souvent exprimé de S. S. Léon XIII; elle a été approuvée et bénie par LL. É.É. les Archevêques de Lyon et de Rennes et par Mgr l'Évêque de Quimper; elle a provoqué déjà les promesses de **vingt-trois millions** de Chapelets qui ont été dits ou seront dits, avant le 1<sup>er</sup> octobre 1903.

Cet élan va toujours grandissant et il ne doit pas s'arrêter jusqu'à ce qu'il ait obtenu de Marie, la Reine du Saint Rosaire, la grâce de salut si vivement sollicitée pour la France.

Pour participer à la Croisade des Chapelets, il suffit de désigner au bureau de l'*Écho de Fourvière*, proposé comme centre, le nombre de Chapelets que l'on promet de réciter:

1<sup>o</sup> Jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1903;

2<sup>o</sup> Du 1<sup>er</sup> octobre 1903 au 1<sup>er</sup> octobre 1904.

Les noms sont inscrits sur un registre, mais ne sont pas publiés.

L'*Écho de Fourvière* donne chaque semaine la note exacte des nouvelles promesses recueillies, avec le total général.

Toutes les personnes de foi qui voient l'urgente nécessité de joindre la prière plus instante à l'action, les religieux et les religieuses notamment, les prêtres séculiers, les pères de famille et les mères chrétiennes, les enfants eux-mêmes, tous sont invités à prendre part à la Croisade des Chapelets pour la France.

On est prié de vouloir bien communiquer cet avis.

Les promesses doivent être adressées à l'*Écho de Fourvière*, place Bellecour, 26, Lyon.



## Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

### VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

#### CHAPITRE XXVIII

(Suite)

D'ailleurs un des Coopérateurs salésiens de cette ville l'écrivait à D. Bosco, en date du 20 mai 1886. Voici en quels termes il s'exprimait :

» Vous saurez, bien cher Don Bosco, que ces temps derniers, nous est arrivé ici et très opportunément, pour raviver en nous le feu de la divine charité et de l'apostolat, le docteur Don Lasagna, si aimé et si estimé en cette ville où les hommes de tous les partis savent apprécier son esprit conciliant, son infatigable activité et son désintéressement. Il a d'abord préparé à leurs pâques les enfants et les jeunes filles qui au nombre de 250 ont reçu de ses mains la sainte communion. Sur ce nombre, cent environ s'approchaient pour la première fois de la sainte Table. Le lendemain, c'est-à-dire, le 10 mai, était le jour fixé pour les membres de la Conférence entourés de leurs pauvres et de leurs vieillards. Quel émouvant spectacle ! Oh ! si ceux qui parlent tant d'égalité et de fraternité, sans les bien comprendre, avaient vu cette scène ! J'y assistais et je ne pouvais retenir mes larmes ! Cependant on s'approchait du dimanche 16 mai, fête du Patronage de S. Joseph, et en cette solennité devaient se faire les Pâques des hommes et plus particulièrement des Membres du Cercle Catholique. Il s'agissait tout simplement d'in-

nover, et vous savez ce que coûte un premier pas dans cette voie, en ces temps de persécution ouverte et d'indifférence systématique. Un certain nombre croyaient l'entreprise impossible et conseillaient de l'abandonner ou d'attendre encore afin d'éviter un insuccès assuré, mais le résultat le plus splendide couronna la foi des bons catholiques et les fatigues du docteur D. Lasagna. Paysandù a vu, pour la première fois, depuis que la ville existe, 120 hommes s'approcher de la sainte Communion dans une attitude recueillie et avec une ferveur, une foi grande et bien sentie. »

#### CHAPITRE XXIX

**Son second voyage en Europe — Sans mère — Sa douleur — La consolation dans le travail — Il est toujours missionnaire — Entre-tiens intimes — Sur la tombe de sa mère — Exemple remarquable — Une imposante réunion.**

Tandis que D. Lasagna continuait courageusement l'œuvre commencée dans l'Uru guay et le Brésil, heureux de rencontrer quelques roses au milieu de nombreuses épines, D. Bosco annonçait par une lettre circulaire en date du 31 mai 1886, la tenue du 4<sup>e</sup> Chapitre général de la Pieuse Société salésienne pour les premiers jours de septembre. Cette réunion de tous les Supérieurs et de tous les directeurs est toujours imposante et d'une grande importance ; mais, cette année elle devait revêtir un caractère particulier de solennité, car on devait procéder à l'élection des membres du Chapitre supérieur. Toutes

les Maisons d'Amérique, bien que fort éloignées devaient envoyer un représentant qui put exprimer les vœux et faire connaître la situation et les différents besoins de chaque Collège et mission. Mgr Cagliero, Vicaire apostolique de la Patagonie, retenu par de graves et multiples devoirs, se vit à son grand regret, contraint de décliner l'invitation, et il délégua à sa place notre cher Don Lasagna. Celui-ci se soumit de grand cœur à toutes les inconvénients d'un voyage qui dure plus d'un mois; il était heureux de pouvoir embrasser de nouveau D. Bosco, les autres Supérieurs et les amis d'Italie. On aurait dit qu'une voix intérieure l'exhortait à ne pas laisser échapper cette occasion, car s'il en avait été autrement, il n'aurait plus eu la consolation de voir D. Bosco en ce monde. Une autre raison lui faisait désirer de passer quelques jours dans sa patrie, c'était de voir et consoler sa mère qu'il savait depuis longtemps malade. Hélas! il était écrit dans les destins de la divine Providence qu'il ne devait plus embrasser sa pieuse mère: elle était morte le 3 juillet, après avoir, grâce suprême, reçu la bénédiction du Souverain Pontife. Et pendant ce temps, son fils, sur le navire qui le ramenait, caressait l'espérance, le bonheur, de la revoir, de la tenir pressée sur son cœur! Que de fois, durant ce voyage, devant par la pensée la vitesse du navire, rapprochant les immenses distances, il avait rêvé qu'il voyait et entendait sa tendre mère! Que de fois, son imagination l'avait transporté du Valdocco où l'attendait le cœur paternel de D. Bosco, à Montemagno où battait un cœur maternel, plus aimant encore! Qui peut dire l'immense douleur qu'il ressentit quand, à son débarquement à Gênes, on lui annonça la mort de celle à qui il devait la vie?

La nature réclamait ses droits et il pleura abondamment. Il aurait voulu se rendre immédiatement à Montemagno pour prier sur cette tombe ouverte tout récemment, mais il sut, en bon religieux qu'il était, se faire violence, il sacrifia ses légitimes désirs à l'obéissance qui le réclamait à Turin, d'autant plus qu'attendu avec la plus grande impatience par D. Bosco et les autres supérieurs, il était certain de trouver là les plus grandes et les plus sincères consolations. Dans une lettre qu'il écrivit en ces jours à D. C. Perretto qui devait lui succéder dans l'Inspection du Brésil, il lui dit toute l'intensité de sa douleur, mais il lui fait aussi part des marques de sympathie, de consolation vraie et d'affection dont il fut entouré au Valdocco.

Il arriva à l'Oratoire au moment où tous les enfants en liesse se pressaient autour de Don Bosco dans la cour magnifiquement décorée à l'occasion de la distribution des Prix. Le bon Père, après l'avoir tendrement embrassé, le présenta à la nombreuse assemblée et voulut même qu'à la fin il adressât quelques paroles aux enfants et aux bienfaiteurs. L'impression produite par cette allocution de Don Lasagna ne s'est pas effacée du souvenir des élèves.

Tous les Supérieurs, les confrères et les amis lui offrirent leurs témoignages les plus confraternels de vive affection et de sincère condoléance. Ceux qui l'avaient vu partir, cinq ans auparavant, à peine remis des souffrances d'une opération très douloureuse, furent heureux de le voir revenir en très bonne santé, malgré ses nombreuses fatigues, ses longs voyages et la somme de travail qu'il avait fournie au cours de toutes ses entreprises. Réconforté par un si cordial accueil, D. Lasagna ne se donna pas le temps de prendre un repos justement gagné, mais il se disposa immédiatement à prêcher une retraite à S. Bénigne, aux confrères qu'il retenait pendant de longues heures, et qui, émerveillés, ne savaient ce qu'admirer le plus, de l'éloquence de l'orateur ou du zèle du missionnaire. Tous connaissaient déjà, par les relations qui en étaient venues d'Amérique, combien sa parole était simple, efficace, attrayante, et cependant, en l'entendant, ils avouaient que la réalité dépassait de beaucoup la renommée. Ce que l'on admirait surtout en lui, c'était son immense érudition ascétique. Il y avait de quoi surprendre surtout lorsqu'on songeait à cette vie active, continuellement agitée qui lui rendait matériellement impossible toute étude prolongée.

Et ce n'était pas seulement à la chapelle qu'il se montrait vraiment apôtre, mais dans toutes ses conversations et en quelque endroit que ce fût; il était toujours missionnaire. Pendant les récréations, on le voyait entouré de prêtres, clercs et laïques auxquels il dépeignait avec de vives couleurs les pays qu'il avait visités, les coutumes de ces régions, les fatigues et aussi les consolations du missionnaire. Ainsi il suscitait dans le cœur de jeunes confrères tant de désir, tant d'ardeur pour les missions que beaucoup s'offraient pour le suivre. Mais il s'entretenait tout particulièrement avec D. Bosco à qui il parlait des Missions et de ses projets sur le Brésil, et le bon Père se réjouissait en l'entendant, de ce que en un si court espace de quatre années ces Missions avaient ainsi pro-

gressé, et il bénissait le Seigneur en voyant son cher fils animé de tant de zèle pour le salut des âmes.

Lorsque ces salutaires Exercices spirituels de S. Benigno furent terminés, D. Lasagna put satisfaire son plus cher désir en se rendant à Montemagno pour déposer sur la tombe de sa mère le tribut de ses pleurs et de son affection. Son cœur comprit plus vivement l'immense vide qui s'était fait autour de lui. Mais, s'apercevant que tous les liens de famille étaient brisés, il sentit de plus en plus croître son amour pour sa famille spirituelle, et il fut convaincu que la Providence avait ainsi disposé toutes choses pour qu'il puisse, en toute liberté, diriger ses pensées et ses forces vers les Missions. De ce jour, plus que par le passé il regarda comme membres de sa famille ses Supérieurs, ses confrères, les enfants, les émigrés et les sauvages; ceux-ci surtout devinrent l'objet de toute son affection, de son inépuisable charité.

Cette charité ne se traduisit pas seulement par des paroles. Pendant son court séjour à Montemagno, il mit en ordre toutes ses affaires temporelles, il vendit tout ce qu'il lui fut possible, et il en destina le produit à ses diverses entreprises de l'Uruguay et du Brésil. Quel bel exemple de zèle apostolique et de vrai désintéressement! Mais ce ne doit pas nous paraître extraordinaire de la part de celui qui depuis dix ans dépensait pour les missions ses talents, ses forces, et qui, plus tard, devait leur sacrifier sa vie même.

Sur ses entrefaites, et comme il avait été indiqué, les supérieurs et les directeurs des Oratoires salésiens se réunirent à Val Salice le 2 septembre de cette année 1886 en Chapitre Général. Une fois les élections faites, on aborda les questions relatives à la direction des différentes maisons salésiennes. Chacun exposait sa manière de voir, et une fois la discussion toujours calme terminée, on attendait que D. Bosco tranchât les difficultés, décidât les questions et indiquât avec précision la voie à suivre. Ces assemblées étaient autant d'écoles où le vénéré Maître, se sentant près du jour où il lui faudrait quitter ses disciples, paraissait vouloir condenser en quelques paroles ses enseignements et sa longue expérience. D. Lasagna qui n'avait encore assisté à aucun Chapitre général, faisait son profit de tout ce qui tombait des lèvres de Don Bosco et reconnaissait qu'il avait plus appris pendant ces séances que dans tous les volumes qu'il avait lus. Ce fut pour lui qui avait le cœur si tendre et sentait le besoin de s'épancher, une indicible

consolation que de retrouver beaucoup de compagnons et d'amis dispersés en Italie, en France, en Espagne, et qu'il n'avait pas vus depuis des années, et ainsi il put goûter une fois de plus quelle douce chose est pour des frères d'habiter ensemble et de n'avoir qu'un même cœur, qu'une même âme. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

DON ALBÉRA

(A suivre.)

**LIVRES** offerts gracieusement à notre Direction :

**Le Matérialisme est faux. Le catholicisme est vrai devant la science et le bon sens**, par le docteur L. Goux, ancien Interne des Hôpitaux de Paris. — Librairie Maloine. 23-25, rue de l'École de Médecine, Paris.)

**COLLECTION Science et Religion**, volumes in 12 à 0 fr 70, Librairie Bloud, 4, rue Madame, Paris.

**Les Élus dans l'Église et hors de l'Église**, par M. l'abbé Laxenaire, Docteur en théologie, en Droit canonique et de l'Académie de saint Thomas.

**Le Drame religieux au moyen âge**, par Marius Sepet.

**Mariage civil et divorce, deux éléments de ruine sociale**, par René Lemaire, docteur en droit lauréat de la Faculté de droit de Paris.

**Études.** — 20 mai : Shakespeare ou Bacon ? *Joseph Bouée.* — Le Général Ducrot à Strasbourg (1865-1870), *Henri Chérot.* — Une controverse au début du XVII<sup>e</sup> siècle. *Joseph de la Servière.* — La guerre aux chapelles sous le 1<sup>er</sup> empire, *Paul Dudon.* — Bulletin philosophique, *Lucien Roure.* — Récentes publications exégétiques en Allemagne, *Ferdinand Prat.* — La vraie méthode des Études ecclésiastiques, *J. Brucker.* — Un grand religieux : le P. Picard, *H. C.* — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

**Études.** — 5 Juin : La grande promesse du Sacré Cœur, *Arthur Vermeesch.* — Choses de Bretagne, Le centenaire de Brizeux en 1903, *Victor Delaporte.* — Les origines de la géométrie, *J. de Joannis.* — L'élève de Fra Angelico, Benozzo Gozzoli (1420-1497), *Gaston Sortais.* — Terre d'épopée ; Fontarabie, *Pierre Suau.* — Shakespeare ou Bacon ? *J. Bouée.* — Revue littéraire, *Henri Brémont.* — Revue des Livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

**Études** — 20 Juin : Le Dieu César au temps de Septime-Sévère, *Adhémar d'Alès.* — Une controverse au début du XVII<sup>e</sup> siècle, *J. de la Servière.* — Lettre d'une Française et d'une chrétienne, *Victor Delaporte.* — En marge du décret de Messidor, *Paul Dudon.* — Bulletin d'Iconographie chrétienne, *Joseph Brucker.* — « Le mixte et la combinaison chimique » *Aug. Belanger.* — Homère et les Phéniciens, *Ferdinand Prat.* — Le texte de « la grande promesse du Sacré Cœur » *Auguste Hamon.* — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine. — Table des matières du tome 95.